

De l'esprit du père chez la femme japonaise selon  
deux observations cliniques

Jean-Claude Jugon

*Journal of International Relations and Comparative Culture*  
Vol. 14, No. 2 (March 2016)

# De l'esprit du père chez la femme japonaise selon deux observations cliniques

Jean-Claude JUGON

Psychologue clinicien et Docteur en psychologie, chercheur-enseignant à l'univ. de Tsukuba, Japon

**Mots-clés** : Esprit du père, inconscient collectif, karma, mainate, symbolisme des couleurs, shinto-bouddhisme.

**Résumé** : Nous tentons dans cet article, à partir de deux observations cliniques, d'apporter un éclairage junguien sur ce que l'on pourrait appeler l'Esprit du père tel qu'il se révèle dans l'inconscient de la femme japonaise. Dans le premier cas, nous analysons le dessin d'une femme souffrant d'un délire sensitif de relation (trouble délirant, d'après le DSM IV) selon deux axes. Le premier concerne le *sens individuel* du délire : un mainate démembré regarde la paume de la main du père où figure un triangle. Le délire est lié chez cette patiente à une défaillance du Logos paternel eu égard à l'Esprit du père et en expose *le pourquoi*. Le second axe discute du symbolisme des couleurs propres à la *structure collective de la psyché* et au mécanisme de la compensation selon le point de vue junguien, expliquant *le comment* de la survenue du délire. La seconde observation concerne le rêve d'un patiente souffrant de troubles psychosomatiques et d'un malaise existentiel diffus. Il figure une grande roue posée sur un plan d'eau et surmontée d'un poisson fossile (œlacanthe). Il s'agit d'un condensé shinto-bouddhiste : le poisson, c'est la *carpe volante* et la grande roue celle du *karma*. Ce rêve résume les rapports entre l'Esprit du père et la destinée individuelle. Il est destiné à compenser la pauvreté fantasmatique et la pensée opératoire (alexithymie) de cette patiente. Cet article est une modeste contribution pour éclaircir comment l'inconscient de la femme japonaise tente de compenser la défaillance du Logos paternel nippon.

## ON THE SPIRIT OF THE FATHER FOR JAPANESE WOMEN ACCORDING TO TWO CLINICAL OBSERVATIONS

**Abstract** : We attempt in this article, from two clinical observations, to give a Jungian perspective on what one could call the Spirit of the Father such as it appears in the unconscious of the Japanese woman. In the first case, we analyze from two axes the drawing of a young woman suffering from a sensitive delusion of reference (delusional disorder from the DSM IV). The first axis concerns the *individual sense* of the delusion: a dismembered myna bird looks at the palm of the father's hand upon which appears a triangle. The delusion of this patient is bounded to a failure of the paternal Logos with regard to the Spirit of the Father and explains the *why* of things. The second axis discusses the symbolism of colors peculiar to the *collective structure of the psyche* and the mechanism of the compensation according to the Jungian point of view, explaining *how* the delusion appears. The second observation concerns the dream of a patient suffering from psychosomatic disorders and from a diffuse existential faintness. It represents a big wheel put on a stretch of water and surmounted by a fossil fish (œlacanth). It is a Shinto-Buddhist summary: the fish is the *flying carp* and the big wheel that of the *karma*. This dream effectively summarizes the relationship between the Spirit of the Father and individual fate. It is intended to compensate this patient's fantasmatic poverty and operating thought (alexithymia). This article is a modest contribution to show how the unconscious of the Japanese woman tries to compensate the failure of Japanese paternal Logos.

## 二つの臨床例に見られる日本人女性の〈父性精神〉について

**概要** : この論文の目的は二つの臨床例によって、日本人女性の無意識に現れる〈父性精神〉とでも呼ぶべきものを、ユング心理学の観点から説明することである。最初の症例では、敏感関係妄想症 (DSM IV によると妄想障害) の女性が描いた絵を二つの軸に沿って分析する。最初の軸では、ばらばらにされた九官鳥が父親の手の平に現れた三角形を見つめるという妄想が、どのような〈個人的意味〉を持つかを論じている。この患者の妄想は、〈父性精神〉に関して父親ロゴスが欠如していることを表しており、妄想の〈理由〉を説明している。二番目の軸ではユング心理学の観点から、〈精神の共同的構造〉と補償機能とに特有の色の象徴作用について論じ、妄想が〈どのように〉発生したかを説明する。二番目の症例は、漠然とした実存的不安に苦しむ心身症患者の夢に関するものである。この夢では、水面上に設置された観覧車の上に化石魚 (シーラカンス) が描かれている。この絵では神道と仏教が混じり合っている。魚は〈鯉輻〉を意味し、観覧車は〈因果 (カルマ) 〉の小車を意味している。この夢が要約しているのは〈父性精神〉と個人の運命との関係である。この夢の目的は、患者の空想力の貧しさと記号的思考 (alexithymia 失感情症) の欠陥を補うことである。この論文によって、日本人女性が無意識のうちにどのように日本の父性ロゴスの欠陥を補償しようとするかが、僅かなりとも説明されれば幸いである。

## **OBSERVATION CLINIQUE UN : LE MAINATE**

### **Du symbolisme des quatre couleurs primordiales selon les quatre fonctions psychologiques**

#### **Présentation et commentaires**

M<sup>lle</sup> K., bientôt la trentaine, présente depuis plusieurs années un délire sensitif de relation. Tout a commencé au travail, alors qu'elle devait obtenir un poste plus important. Elle s'est sentie épiée, sujette aux rumeurs, aux commérages et aux médisances de son entourage professionnel. Elle avait l'impression d'entendre répéter des confidences faites par elle la veille à une amie au téléphone. De la suspicion, elle passe à la conviction, puis à la certitude. Elle doit abandonner son travail et vit désormais avec ses parents. Comme elle se lève souvent au milieu de la nuit, ceux-ci supportent mal sa « vie déréglée ». Elle décrit son père comme quelqu'un d'idéaliste, nostalgique de la période impérialiste et instable dans son travail. Il aime écrire des poésies et commenter l'actualité avec elle. Il semble entretenir des vues utopistes sur une société idéale où chacun pourrait être heureux. Insatisfait de sa condition, il n'a jamais réussi à se fixer dans un emploi stable. M<sup>lle</sup> K. se sent proche de lui en raison de son goût pour la littérature qu'elle partage. Elle juge ses convictions politiques plutôt chimériques mais en saisit l'importance pour son père. Sa mère ne participe pas à leurs discussions « intellectuelles », s'en tenant à la couture.

Durant son enfance elle fut plutôt gaie avec un certain goût pour les lettres et un sens esthétique au-dessus de la moyenne. Cependant, elle se trouve laide et pense que son visage ressemble plus ou moins à un masque de démons utilisé dans le théâtre nô. Elle n'aime ni ses cheveux, ni la couleur de sa peau, convaincue aussi qu'un strabisme, opéré jadis, nuit à son visage. Dans les transports en commun, elle ne supporte pas les regards d'autrui et baisse souvent la tête. Elle se sent empruntée avec des inconnus et reste en retrait avec eux. Sa tendance à l'introspection malade favorise la dévalorisation de soi mais sous ces dehors anthropophobiques, on sent une force intérieure certaine. La conviction délirante d'être l'objet de malveillances paraît s'être constituée sur la base d'hallucinations psychiques idéo-verbales. Mais elle relève plus d'une certitude intuitive que d'un processus interprétatif rationnel. Cependant, certains événements perçus en fonction du noyau délirant, suscitent des interprétations à thèmes persécutifs. Si elle entend quelqu'un rire dans la rue, elle est persuadée qu'on se moque d'elle. Elle peut critiquer ses idées délirantes mais cela ne suffit pas à faire disparaître la conviction d'être l'objet de railleries indécates. À notre demande, elle est capable de donner un visage à ses hallucinations psychiques : il s'agit d'un homme d'âge mûr, employé de bureau, sans particularités mais jaloux, envieux et vexant. L'activité intellectuelle est préservée, sans manifestations trop discordantes

De l'esprit du père chez la femme japonaise selon deux observations cliniques

ou barrages schizophréniques. Subsiste un certain apragmatisme dû à l'humeur psychasthénique. Au cours d'une séance, elle rapporte le rêve suivant : « *Je vois un petit sac brun qui me mord la main puis s'envole et s'éteint au loin.* » Elle associe ce sac à un mainate élevé chez elle à qui elle a appris quelques mots qu'il répète. La semaine suivante, elle apporte le dessin suivant.



### **Le nœud individuel idéo-affectif du délire**

Ce dessin représente le mainate noir qui s'est échappé de sa cage durant la nuit, la semaine précédente. Son père l'a rattrapé de ses mains le jour suivant. Cela lui a fait grande impression car, comme elle l'avouera plus tard « *il n'y a que le mainate qui me comprenne vraiment.* » Ce dessin nous paraît synthétiser l'état actuel de la vie affective de cette patiente et des conflits inconscients qui s'agitent en elle. On voit le mainate démembré dans la partie droite du tableau tandis que sa tête se situe au milieu du cercle central. Il constitue l'axe de sa personnalité sensitivo-affective. Il est envahi au centre par un autre cercle oblong qui semble avoir disloqué l'oiseau parleur, encore que la tête reste l'élément le plus stable du dessin. Elle est tournée vers une main ouverte qui est celle de son père attrapant le mainate. À l'intérieur de la paume du père, on peut voir trois traits qui représentent les lignes de la main et forment un triangle pointé vers le bas. Dans la partie droite du rond central, une autre main, violette, évoque quelque chose d'angoissant selon la patiente. Cette main paraît directement rattachée à l'hémicercle violet, à la fois tentatrice et comme un appel au secours. Elle s'oppose, aussi bien dans l'arrangement pictural que par le revers qu'elle présente, à la paume de la main du père qui capte l'attention du mainate. Au sommet du dessin, un cercle bleu semble opérer une pression sur tout l'ensemble.

Dans ce dessin, le mainate joue le rôle de premier plan : il représente la patiente elle-même, du moins la manière dont son âme est tourmentée. Cet oiseau, tout comme le perroquet, a la faculté



d'imiter la voix humaine et de répéter ce qu'on lui a appris. Or, les rapports affectifs que cette jeune femme a noués avec son père semblent bien de cet ordre. En particulier lorsqu'il lui commente l'actualité du jour devant la télévision tandis que la mère est exclue du débat. La patiente vit donc dans une sorte de connivence avec son père. Ils semblent avoir tous deux conclu un accord tacite. Le père tente de la séduire par la force de son esprit parce qu'il a un besoin absolu de son soutien affectif pour ne pas sombrer dans la tristesse et peut-être la dépression. Les idéaux et la nostalgie de l'époque impériale du grand Japon, désormais révolue, servent finalement à masquer et compenser le vide de son existence. Sa fille l'a bien compris et elle a accepté ce « marché » par amour filial. Ce captage par le logos paternel la maintient captive comme le mainate dans sa cage. On pourrait considérer sa disparition durant la nuit précédente comme un acte non pas manqué mais « réussi ». Il avait enfin retrouvé sa liberté, à l'image de la patiente qui reprend chaque soir la sienne pour mener une vie « dérégulée ».

Dans la paume de la main paternelle on voit un triangle, pointe vers le bas. Il représente l'Esprit du père<sup>1</sup>. La plupart des mythologies polythéistes ou des religions monothéistes admettent le chiffre trois (ici un triangle) comme l'un des tous premiers symboles de la Transcendance du Père. En Grèce, ce sont les trois Cronides (Zeus, Poséidon, Hadès), en Inde la Trinité hindoue (Brahma, Vishnou, Shiva), au Japon les trois *kami* dits cachés (*Ame-no-minaka-nushi*/天之御中主, *Kami-musubi*/神産巢日 et *Takami-musubi*/高御産巢日) et chez les chrétiens la Sainte-Trinité (le Père, le Fils et le Saint-Esprit). À l'image du phallus glorieux, cet Esprit triangulaire est toujours positionné pointe en haut. De la même façon, il existe aussi un triangle pointe en bas, à l'image cette fois de l'utérus, lié à l'Immanence de la Mère. En Grèce, ce sont les trois grandes déesses (Aphrodite, Artémis et Déméter), en Inde les trois formes de l'énergie cosmique (Shakti, Pārvatī et Kālī) et au Japon ce sont les trois déesses *Munakata* (宗像) nées du souffle d'Amaterasu, la déesse éponyme de la maison impériale, qui répètent sur terre les rites pratiqués au ciel par les dieux. Il existe donc dans l'**inconscient collectif** une représentation de la transcendance de l'Esprit du père par un triangle phallique pointe en haut ( $\triangle$ ) et, à l'inverse, une représentation de l'Immanence matérielle de la Mère par un triangle utérin, cette fois pointe en bas ( $\nabla$ ). La compénétration de ces deux triangles donne une étoile à six branches, telle celle de David ( $\star$ ), avec potentiellement le chiffre sept, symbole par excellence de la révolution du temps manifesté en ce monde (cf. les 7 jours de la semaine), situé au centre de l'hexagone. Mais le triangle Esprit dans la main paternelle, à gauche dans le dessin, est tourné vers le bas, reflétant l'impuissance spirituelle du père. M<sup>lle</sup> K. ayant compris cette carence de l'Esprit du père en son père, son intelligence l'a perdue. Dans son dessin le mainate regarde la souffrance du père d'un air

De l'esprit du père chez la femme japonaise selon deux observations cliniques

désemparé, comme si l'oiseau parleur devait continuer de se sacrifier pour lui et éviter ainsi son anéantissement<sup>2</sup>. Le plus sûr moyen pour cette patiente de soutenir l'Esprit défaillant du père est donc d'*identifier sa propre pensée à la défaillance de la pensée de son propre père*. Comme nous le verrons ci-après, c'est le nœud gordien de son noyau délirant. Elle commente l'actualité quotidienne et reprend avec lui son discours idéaliste sur le Japon (sans pourtant y adhérer) pour maintenir à flots un père spirituellement à la dérive. Accepter en elle cette impuissance ou la dénoncer, ce serait étouffer un sentiment d'amour filial et lui refuser son aide. Abandonner cette position réparatrice ce serait abandonner son statut de *malade par procuration* et recouvrer peut-être la santé. Elle fait donc en pensée (dans l'abstrait) ce que sa mère, qui n'a aucune conversation, fait chaque jour manuellement (dans le concret) avec sa couture : la patiente tente de *ravauder* le jour le Logos paternel défaillant pour qu'il ne s'effiloche pas, alors qu'elle redéfait, telle Pénélope, cette *fausse tapisserie* tissée la veille en menant une vie déréglée la nuit.

### **Sens individuel et structure collective de la psyché dans le processus délirant**

Nous avons présenté ci-dessus le nœud idéo-affectif personnel de cette patiente qui explicite le *pourquoi* du délire mais cela n'explique pas *comment* il a pu se déclarer dans sa psyché. Pour le comprendre, il faut faire une analyse symbolique des quatre couleurs de base. Par le passé, bien des peintres (Vinci, Kandinsky, Klee), savants (Newton) ou philosophes (Nietzsche, Spengler), ont tenté de classer les couleurs selon l'impression qu'elles laissent sur les sens et l'esprit humains<sup>3</sup>. Le plus célèbre ouvrage est le *Traité des couleurs* de Goethe. Depuis l'Antiquité, on a toujours considéré sept teintes fondamentales qui apparaissent dans les phénomènes naturels (effet de prisme, arc-en-ciel). On peut les recomposer en la seule couleur non positive de leur mélange : le blanc. Mais la science a pu les réduire à trois en instituant le principe de leur composition. Il faudra attendre les expériences de Maxwell pour bien comprendre les procédés d'addition et de soustraction des trois couleurs primaires (rouge, vert, bleu) d'où peuvent être formées toutes les autres. On peut donc combiner ces trois couleurs selon un phénomène additif ou soustractif. Dans le premier cas, projetées sur un écran blanc sous forme de cercles, on obtient les trois couleurs cyan, magenta et jaune avec le blanc au centre. Dans le second cas, on projette ces trois couleurs obtenues pour retrouver les trois couleurs primaires, le rouge, le bleu et le vert, avec au centre le noir. Le passage de la lumière à l'ombre se fait selon deux principes qui gouvernent toute teinte : le bleu apporte l'ombre (assimilation avec le noir) et le jaune la lumière (assimilation avec le blanc). Le bleu et le vert, couleurs froides, s'opposent au rouge et au jaune, couleurs chaudes. C'est le bleu qui antagonise le plus le rouge parce qu'il contrecarre son effet de violence visuelle. Il apporte un apaisement « mystique ». De même, la lumière

lointaine du jaune semble incompatible avec l'aspect terrien, naturel et quasi viscéral du vert. Blanc et jaune s'associent pour apporter la clarté ; noir et bleu (ou vert) apportent de même l'ombre. Seul le rouge n'entre pas dans ces deux catégories. Il n'ombre, ni n'éclaircit parce qu'il est *brillant*. Il existe aussi dans chaque couleur un principe de complémentarité et de contraste. Le jaune et le violet, le rouge et le vert, le bleu et l'orange sont des couleurs complémentaires. C'est-à-dire qu'elles s'apparient naturellement selon la loi du contraste simultané des couleurs. Par contre, le jaune ne contient pas en lui un rappel du violet et inversement. De même, un vert ne peut pas tirer sur le rouge, ni un orange sur le bleu. Ces couleurs sont contrastives. Mais un vert contient en lui du jaune et du bleu, un orange peut tirer sur le jaune ou le rouge et un violet sur le rouge ou le bleu. Ce sont là quelques lois chromatiques simples qui permettent de comprendre comment les couleurs fondamentales s'agencent, s'opposent ou s'attirent entre elles. La synthèse additive ou soustractive de trois couleurs est une explication des physiciens mais la perception de la coloration dans le cerveau est assez différente. Ainsi, selon Ewald Hering et des recherches ultérieures, on sait qu'il existe dans la perception physiologique de l'encéphale trois axes chromatiques de couleurs complémentaires<sup>4</sup> permettant de les arranger : l'axe blanc-noir pour la luminosité, l'axe vert-rouge et l'axe jaune-bleu. Autrement dit, si la physique a juste besoin de trois couleurs pour recomposer toutes les autres, le cerveau pour sa part en reconnaît six<sup>5</sup>, quoique le blanc et le noir ne soient pas vraiment des couleurs à part entière. La théorie des couleurs proposée par Hering permet ainsi de mieux comprendre la symbolique chromatique du dessin de cette patiente, à condition de la mettre en relation avec la métapsychologie de C.-G. Jung et sa description de l'appareil mental humain. Nous allons ainsi expliciter *le comment* du processus délirant chez cette patiente en reliant ces deux théories. Jung décrit deux dimensions, l'introversion et l'extraversion, et quatre fonctions psychologiques : l'intuition, la sensation, le sentiment et la pensée. Comme je l'ai déjà expliqué ailleurs<sup>6</sup> [7], l'axe blanc-noir correspond à l'introversion (blanc) et à l'extraversion (noir) ; l'axe vert-rouge symbolise pour la première couleur la sensation et pour la seconde le sentiment, deux *fonctions psychologiques proximales complémentaires* chargées du vécu du sujet à l'espace, tandis que l'axe jaune-bleu symbolise pour la première couleur l'intuition et pour la seconde la pensée, deux *fonctions psychologiques distales complémentaires* chargées du rapport du sujet au temps. On retrouve donc dans la théorie de Hering le symbolisme des couleurs liées à la structure de la psyché selon C.-G. Jung. Si nous revenons au dessin de cette patiente, nous voyons que d'un côté le triangle dans la main du père, le revers de la main violette et le mainate démembré expriment le *sens individuel* de son délire, qu'elle-même saisit vaguement de façon consciente et dont affectivement elle souffre.

Mais, par ailleurs, comme le suggèrent l'agencement des parties et le symbolisme inconscient des couleurs, la *structure collective de la psyché* s'y dévoile clairement. La patiente n'a bien sûr aucune conscience de cette structure abyssale de la psyché. Pourtant, celle-ci se retrouve inscrite dans son dessin et permet de comprendre le fonctionnement inconscient à l'origine du processus délirant. C'est dire que les quatre couleurs fondamentales jaune, vert, rouge et bleu possèdent des propriétés chromatiques intrinsèques et irréductibles qui, au delà de leur perception visuelle, déterminent dans la psyché humaine des représentations différenciées liées à des anticipations, des impressions, des émotions et des idées à l'origine d'associations que nous allons présenter.

**1. Le jaune.** Le jaune est la plus chaude des couleurs primordiales. Elle éblouit le jour et éclaircit les ténèbres. C'est à la fois l'or et la lumière du soleil. Le français n'a pas retenu grand-chose de cette couleur, hormis certaines caractéristiques péjoratives dues à des contacts récents avec l'Asie (ex : rire jaune, être un jaune). Si l'on excepte la couleur or et son symbolisme d'éternité, le jaune semble peu présent dans la culture occidentale. L'Asie, au contraire, en a tiré tout le parti que l'on sait. En Chine, l'Empereur Jaune (*Huángdì*/皇帝) est un des personnages mythiques fondateurs de la civilisation chinoise. C'est pourquoi seul l'empereur avait le droit de porter une vêtue jaune. D'autant mieux qu'en chinois il existe une parfaite homophonie entre l'Empereur Jaune et l'Empereur qui se prononcent et s'accroissent pareillement (*huángdì*). Seul le premier sinogramme diffère (黄帝/皇帝). C'est en Chine la couleur de l'élément terre<sup>7</sup> et elle caractérise nombre de lieux célèbres comme la Mer Jaune, le fleuve jaune. Au Japon, on prend autant de plaisir à se rendre l'automne en forêt pour admirer le flamboiement des feuilles dorées des arbres (*kôyô*/紅葉) que les fleurs de cerisier au printemps. Mais l'éclat du jaune automnal annonce déjà l'hiver et le retour des forces vitales dans les régions souterraines et infernales (le souffre jaune est luciférien). C'est pourquoi en Asie cette couleur est associée à la vieillesse.

À propos de cette couleur, Kandinsky écrit : « *le jaune a une telle tendance au clair qu'il ne peut y avoir de jaune très foncé. On peut donc dire qu'il existe une affinité profonde, physique, entre le jaune et le blanc.* » Ce peintre soulève une question fondamentale en distinguant le jaune d'or du *jaune citron*. Dans le premier cas, le jaune installe sa puissance lumineuse jusqu'à l'épuisement du regard. On ne peut soutenir très longtemps son éclat trop brutal sans risquer l'aveuglement. Dans le second cas, le blanc éclaircit le jaune au point de le rendre presque impalpable. À peine l'a-t-on perçu comme un trait de vérité que déjà il s'évanouit. La couleur citrine vient tout de suite après le blanc immaculé (non positif) comme la première teinte la moins sensible et la moins perceptible à l'œil. Elle semble émerger du blanc, dans une sorte de vision fugitive, pour tenter de révéler sa vacuité. La fugacité du jaune clair laisse l'impression

d'avoir entrevu, dans un éclair de lucidité, l'indicible pureté du blanc. Le sujet conserve la trace de ce passage comme une réminiscence d'un message de l'intemporalité. Mais il ne peut en fixer le contenu parce qu'il apparaît trop dilué dans l'irréalité du blanc où il retourne s'évanouir. Souvent, la mémoire affective n'a pas le temps d'être impressionnée pour en retenir quelque chose de palpable par les sens. Il faudrait sur ce blanc une tache rouge pour qu'il puisse « s'incarner<sup>8</sup> ». Le jaune citron apporte cependant une forme de connaissance immédiate, sans le recours des sens ou de la raison, qui évoque par ses caractéristiques la **fulgurance de l'intuition**.

**2. Le vert.** Le vert, comme le bleu, laisse une impression de froideur mais il s'en différencie par son côté tonifiant. C'est la couleur de la nature et de la chlorophylle par excellence. Le vert apporte la fraîcheur, le repos, le renouveau. Stressé, le citadin part à la campagne « *se mettre au vert* ». C'est aussi la couleur de l'espérance parce que tout renaît au printemps. Elle symbolise la jeunesse et la vigueur (un vert galant, la langue verte) mais aussi l'inexpérience et l'inaptitude à un usage immédiat (un vin encore vert). Le feu vert indique la voie libre et représente le signal du départ (donner/obtenir le feu vert). Équidistant du rouge et du bleu, le vert manque cependant d'éclat. De sa matité, on a retenu l'impression d'angoisse qui semble colorer le visage (être vert de peur, en voir des vertes et des pas mûres). Dans les langues asiatiques comme le japonais, le chinois ou le vietnamien, le vert est assez mal distingué du bleu. On constate une pauvreté des expressions naturelles et métaphoriques le concernant (dans un rapport de un à cinq en japonais). Celles-ci sont la plupart du temps définies dans les dictionnaires par la couleur bleue. Il en va de même dans les langues celtiques qui emploient *glass* autant pour les verts que les bleus naturels.

Le vert est profondément génésique, comme un puissant appel à la création. Il est proche de la mer d'où la vie est sortie. À la différence du rouge masculin, c'est une couleur « maternelle » vers laquelle on revient pour se ressourcer ou chercher un havre de paix. Comme le montre le système des couleurs complémentaires, le vert étant le complément du rouge, il sympathise et se marie bien avec lui en raison de leur grande proximité avec le monde matériel. Dans ses *lettres à Théo*, Van Gogh écrit ainsi : *J'ai cherché à exprimer avec le rouge et le vert les terribles passions humaines.* » Si le rouge participe des émotions, le vert en est l'infrastructure corporelle au niveau des sensations. Il faut d'abord sentir un état psychophysiologique particulier pour lui accorder ensuite une valeur personnelle affective. Cela devient alors un *ressenti*, c.-à-d. un senti secondarisé qui n'est plus le senti immédiat de la sensation. Mais le vert seul se contente d'être humide et terrestre. Il symbolise donc aussi, à l'inverse du bleu céleste (cf. le manteau bleu de la Vierge), la puissance des forces *maléfiques* parce qu'il touche au corps et aux sensations. C'est pourquoi le diable en Occident est parfois représenté en vert<sup>9</sup>. Le rapport direct du vert à

De l'esprit du père chez la femme japonaise selon deux observations cliniques

la nature et au corps le rend d'une abyssalité glauque, à l'image des forces chthoniennes incontrôlables qui peuvent venir posséder le sujet on ne sait quand, comme dans l'expression « avoir le diable au corps ». Le vert représente donc l'**instinctivité naturelle de la sensation**.

**3. Le rouge.** À propos de la figure du *Oni* et du shintoïsme<sup>10</sup> [9], j'ai déjà mentionné le rouge comme la couleur de l'affectivité, des passions de la vie et, plus généralement, de la fonction de sentiment. Dans sa perception visuelle, c'est la représentation globale d'un conglomerat d'intenses énergies (feu, sang) liées aux instincts de vie. Le rouge stimule le système limbique, centre des émotions. Est-ce un hasard si c'est la première couleur à laquelle le nourrisson est sensible ? Autrement dit, le rouge ne peut pas ne pas laisser indifférent. Il touche. Il suffirait de réunir durant une journée plusieurs personnes dans une pièce peinte en rouge pour constater l'agitation passionnée que cette couleur peut provoquer : elle perturbe le calme le plus olympien. Tous les bons designers et spécialistes du marketing connaissent son action excitante sur le psychisme. C'est la couleur qui se remarque le plus (on l'a choisie pour indiquer l'arrêt ou l'interdiction de passage dans le Code de la route). Le rouge est perçu tantôt comme bénéfique (dispensateur de vie, purificateur, propice aux unions, au bonheur et aux richesses matérielles), tantôt comme maléfique (trouble des passions, agressivité, fureur guerrière, meurtre, feu des enfers). Il est à la croisée des chemins. Comme le sang, retenu il donne la vie, répandu il donne la mort. Dans toutes les traditions populaires le rouge est associé aux fêtes de printemps, aux mariages et aux naissances. Cette couleur recèle donc en elle la chaleur du sentiment, l'ardeur de l'amour sous toutes ses formes et l'activité du principe de vie. Couleur paradigmatique du vécu et de notre participation affective au monde, le rouge soumis aux lois de l'entropie tente de rejoindre désespérément le blanc, couleur de la pureté et de l'immortalité. On retrouve d'ailleurs cette dialectique dans les mythes japonais où les deux seules vraies couleurs sont le rouge et le blanc, comme une tache de sang sur la pureté de la neige ou encore comme le drapeau nippon. En revanche, en Chine, le rouge s'associe plus volontiers au noir qu'au blanc. Si tout ce qui est noir contient de l'énergie (charbon, pétrole, café), le rouge est la couleur emblématique des Chinois car elle évoque le bonheur et la prospérité. Il symbolise la **chaleur vécue du sentiment**.

**4. Le bleu.** Le bleu s'oppose au rouge par son caractère apaisant. Il tient cette propriété de son aspect froid et monotone au regard<sup>11</sup>. C'est la couleur de l'infini, de la transparence et du vide (le ciel, l'air, l'eau). Tout semble se dérober dans le bleu parce que c'est *la plus immatérielle et la plus pure des couleurs primaires*. Elle allège tout ce qu'elle colore, donne de la profondeur et favorise la rêverie. Pour Kandinsky, le bleu « *attire l'homme vers l'infini et éveille en lui le désir de pureté et une soif de surnaturel*. » Goethe en parle comme « *un néant attirant qui fait à l'œil*



*une impression étrange et presque informulable.* » C'est une couleur en rapport avec la métaphysique. De cette irréalité, le langage populaire en a retenu le côté angoissant de la vacuité : *avoir une peur bleue, n'y voir que du bleu, en rester bleu* (figé d'étonnement). Dans son aspect négatif, la gravité de cette couleur appelle aussi l'idée de la dépression et de la mort : avoir un coup de « blues », ou encore, comme en anglais, *to have the blues devils*. Dans ce registre, la langue japonaise a surtout retenu du bleu la pâleur du visage (maladie, frayeur, découragement, teinte cadavérique). Le bleu est donc antithétique du rouge par ses qualités spirituelles et ses connotations distales. Il évoque sans peine l'aspiration de la *pensée* vers des buts culturels élevés et lointains ou encore la nostalgie d'une perfection impossible. Dans les dessins d'enfants de moins de douze ans, le rouge devance presque toujours le bleu qui le supplante par la suite. Dans l'Antiquité, la pourpre était la couleur *par excellence*. Il en fut de même durant le bas Moyen Âge en Occident où le bleu ne fait que de timides apparitions. Une étude des armoiries de l'époque montre que la couleur rouge atteint 65 % vers 1200 tandis que le bleu ne représente que 5 %. La tendance s'inverse peu à peu vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. Au XVI<sup>e</sup>, l'azur continue de croître dans l'héraldique occidentale et atteint 35 % vers 1650. Cette inclination est d'ailleurs générale et affecte aussi bien le costume d'apparat que l'art. Ainsi, l'emploi du bleu devient de plus en plus abondant dans la miniature et le vitrail. Il ne s'agit pas d'un fait anecdotique mais d'une profonde mutation de sensibilité. La disparition du rouge, joyeux et vivant, hystérique et agressif, en un mot « *remarquable* », semble correspondre à un refoulement progressif du sentiment dans la psyché occidentale. Le bleu, calmant et sombre, mélancolique et mystique, « *discret* », prend sa place. On entre de plain-pied dans la période des penseurs et des philosophes du XVIII<sup>e</sup>. Le rouge (avec le noir), ne reviendra qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> pour exprimer la révolte (encore un sentiment) et porter les espoirs des classes opprimées. Si le bleu, comme les autres couleurs, reste ambivalent, il traduit l'effet d'**objectivation de la pensée**.

### **Comment le mainate fut démembré par l'inconscient**

Ces quelques considérations sur la symbolique des couleurs dans leur rapport à leur perception psychique nous permettent de mieux saisir la signification de ce dessin. Il s'agit cette fois d'une approche au niveau de la *structure de la psyché* et pas seulement d'un commentaire à propos des images liées aux conflits qui agitent la vie inconsciente de cette patiente. Son dessin apporte une contribution intéressante pour mieux comprendre la manière dont s'opère le dysfonctionnement délirant dans la psyché si l'on veut bien admettre nos équivalences chromatiques proposées : jaune = intuition, vert = sensation, rouge = sentiment et bleu = pensée. Il ne faut pas faire de ces correspondances un point de vue systématique mais, comme je l'ai déjà évoqué ci-dessus, il est

## De l'esprit du père chez la femme japonaise selon deux observations cliniques

impossible d'ignorer que chaque couleur fondamentale possède inconsciemment un pouvoir de stimulation intrinsèque sur les sens et l'esprit qui interroge l'être humain d'une façon spécifique. Dans ce dessin, remarquons d'abord que si la tête du mainate au milieu du rond central regarde la main du père devant elle, elle est aussi située dans l'hémicercle jaune moucheté de points rouges en stries bien ordonnées. Qu'est-ce que cela veut dire ? Pour interpréter cette partie, il faut relier le vécu délirant qui assaille le moi de cette patiente à sa configuration psychologique inconsciente au niveau de la structure de la psyché collective tel que l'arrangement des quatre fonctions la manifeste. On voit en effet que ces taches rouges qui symbolisent son affectivité sont fermement contenues en stries parallèles bien sériées. Cela signifie que le sentiment chez elle est fortement refoulé et réduit à sa plus simple expression dans sa vie consciente. De plus, il est tout entier capté et réfugié dans l'intuition représentée par l'hémicercle jaune. Il ne peut plus jouer son rôle d'activateur de la psyché car l'intuition l'empêche de vivre l'instant présent, le ressenti de la vie étant éprouvé comme mauvais. La subjectivité est ainsi désanimée et le vécu quotidien de moins en moins perçu. La patiente se nourrit d'espoirs lointains et chimériques pour essayer de stimuler encore le peu de sensibilité qui lui reste. La contrainte infligée à son affectivité se traduit par des symptômes de repli sur soi et par la peur de s'impliquer dans la relation. Mais l'intuition cherche de nouvelles voies de sortie pour déjouer la pauvreté de son ressenti actuel, conservant néanmoins sa faculté prospective et anticipatrice pour solutionner au mieux le délire. En effet, n'oublions pas que la main du père se trouve dans l'hémicercle jaune et que celle-ci, avec sa *triangulation*<sup>13</sup> pointe en bas, est à l'origine du délire. Cette patiente a donc compris via sa propre fonction d'intuition que la faillite de l'Esprit du père chez son père était précisément en lui *un manque cruel d'intuition introvertie*. Même si par amour filial elle se prête avec lui à des commentaires sur la société, elle sait bien que ces faits divers ne sont en fait qu'une diversion, un écran de fumée destiné surtout à masquer l'esprit obsolescent du père.

Dans l'autre moitié verdâtre de l'hémicercle les deux pattes jaunes aux serres acérées dotées d'arabesques s'opposent aux stries bien rangées de l'hémicercle jaune. Cette partie renvoie à la fonction de sensation où se tiennent face à face l'aile *gauche*<sup>14</sup> du mainate et une main *gauche* dont on est en droit de supposer que c'est celle du père. Il s'agit cette fois non de la paume (l'intérieur) mais du revers (l'extérieur). Elle s'oppose en tous points à la main ouverte du père où le mainate (la patiente) a perdu tout espoir de trouver une nourriture spirituelle substantielle. Cette main violette angoissante qui démembrer le mainate symbolise donc la contreposition de l'inconscient. Cette volte-face reflète comment la *schize* (spaltung) psychotique et le délire ont pu se former chez cette patiente suite aux disjonctions que son moi a opéré entre les fonctions

psychologiques. Ainsi, la main violacée aux *cinq doigts*, à la fois tentatrice et angoissante vis-à-vis de l'aile noire aux *cinq plumes*, fait pendant à la tête de l'oiseau qui regarde fixement la main du père hélas inconsistante aux yeux de sa fille car elle ne nourrit pas son esprit. On trouve dans ces phénomènes en miroir le mécanisme de la **compensation** qui prend le contrepied de l'attitude consciente unilatérale pour se manifester en un comportement inverse aussi unilatéral à elle, mais dans un registre pathologique. On comprend désormais le renversement complet d'attitude chez cette patiente entre la journée où elle écoute *sagement* son père tout en refoulant ses sentiments pour l'aider à croire à ses chimères (quoiqu'elle-même n'y adhère pas vraiment) et la nuit où elle mène une *vie dérégulée*, comportement inverse à son attitude consciente de gentille petite fille obéissante, prête à faire semblant d'adhérer aux propos creux et aux pseudo logos du père. Le mainate étant un oiseau parleur, il peut aisément donner le change en répétant un faux logos. Même si cette patiente a intelligemment compris la défaillance spirituelle de son père, ses sentiments filiaux la transfixent dans le dilemme « je t'aime, moi non plus ». *Il s'ensuit qu'elle doit délirer pour garder à flots coûte que coûte l'esprit inconsistent de son père, véritable preuve d'amour qui, a contrario, va la perdre*. On peut donc prendre le rond central divisé en deux hémicercles qui se chevauchent (l'un jaune moucheté de rouge et l'autre verdâtre) comme *une représentation de la situation actuelle de l'inconscient* de cette jeune femme. Il reste encore une excroissance verte et violette dans le quart supérieur du dessin, parallèle à l'aile droite du mainate. Elle évoque un bourgeon ou une forme phallique triangulaire avec à côté la parure jaune nucale du mainate. Cette partie avec l'aile droite et la queue sont les seules à ne pas être à l'intérieur des cercles, ce qui suggère peut-être que le délire chez cette patiente n'a pas totalement envahi sa personnalité, représentant une possibilité de le critiquer.

Mais la véritable *cause du délire* se trouve dans le cercle bleu situé en haut qui exerce à lui seul une formidable pression sur tout l'ensemble du dessin. Sa position haute lui confère la place du conscient, dominé presque exclusivement chez cette patiente par la fonction de pensée. Celle-ci opère une forte poussée sur le cercle central qui se traduit par une mise en infériorisation du sentiment (rouge) et de l'intuition (jaune). L'hémicercle verdâtre en rapport avec les sensations est relégué dans les couches profondes de l'inconscient. Le corps est donc aussi écrasé par la pensée, sans doute pour contenir des stimulations capables d'entraîner un vécu jugé angoissant. Le mainate éclaté dans tous les cercles (sauf celui du haut), représente la schize qui a brisée l'intégrité du moi. Cette situation psychologique « bloquée » au niveau des quatre fonctions psychologiques explique la teneur des symptômes. Pour le comprendre, il faut regarder le cercle bleu, séparé en deux parties. Celle du bas est striée par cinq traits bleu foncé qui constituent

De l'esprit du père chez la femme japonaise selon deux observations cliniques

autant de défenses et de barrières contre le retour du refoulé du sentiment et de l'intuition et aussi contre l'envahissement du moi par l'inconscient. Mais cette stratégie de défense ne suffit pas à établir un *statu quo*. Sinon les symptômes seraient bien moins apparents et invalidants. L'autre partie du cercle bleu nous renseigne sur ce qui se passe : on voit que le sentiment et l'intuition refoulés opèrent un retour dans le champ de la conscience. Dans le dessin, ce sont les entrecroisements des cercles jaunes et rosés aux intersections rouges. *Ils constituent le noyau délirant*. On peut en déduire que le refoulé du sentiment et de l'intuition revient à partir de l'inconscient en s'infiltrant subrepticement dans la fonction dominatrice (ici la pensée) qui régit le moi. Un sentiment brimé, non vécu, ne revient jamais dans la conscience sous son aspect originel car elle aurait tôt fait de le débusquer. Il fait retour en s'immisçant dans la pensée sous la forme d'idées dépréciatives. Il s'inverse, change de sens et devient de plus en plus hostile car il capitalise à son profit la force du refoulement<sup>15</sup>. Le sentiment fonctionne alors de manière contradictoire et à rebours de son objectif principal qui est de juger, d'apprécier, de soupeser de la valeur des choses. Le sujet se sent assailli de l'intérieur par des forces dont il n'est plus maître. Dans les cas graves, elles vont lui revenir de l'extérieur selon les mécanismes de la projection et de l'identification/introjection<sup>16</sup> [cf. 4, 7] pour aboutir, le plus souvent, à des idées de persécution.

Or, cette patiente peut donner une représentation concrète de son noyau délirant. Elle regroupe tous les clichés péjoratifs infligés par le retour du refoulé de son affectivité infériorisée par sa pensée. C'est un homme d'âge mûr, vexant et humiliant, qui colporte sur elle des commérages et la dénigre systématiquement. C'est un condensé d'opinions réprobatrices incarnées par le type d'homme le plus fréquent et le plus banal au Japon : le *salaryman* (employé de bureau). C'est un peu le contretype de son père. Autrement dit, cette patiente s'est vue contrainte, à son corps défendant, de « nourrir » dans son inconscient le non-vécu du père afin de ne pas le « critiquer ». Il en a résulté des hallucinations psychiques idéo-verbales (vécues sur un mode sensitif), pleines de reproches et extrêmement péjoratives à son égard. Or, cette jeune femme est d'une intelligence supérieure à la moyenne et elle se rend compte confusément de l'absurdité de ses idées délirantes. Mais la force de conviction du sentiment qui a pris possession de sa pensée est désormais supérieure à son esprit critique. C'est maintenant le *salaryman* qui parle par la voix de son inconscient. Nous voyons donc que dans les cas relevant des formes paranoïaques, qu'elles soient ou non sensitives comme ici, le délire s'origine bien dans la *fonction de pensée* (surtout son versant introverti) qui se retrouve peu à peu infiltrée, noyautée et antagonisée par un vécu et un avenir négatifs qui représentent la compensation du sentiment et de l'intuition refoulés faisant retour dans le moi par un délire de persécution pour contrebalancer l'hégémonie

de la pensée consciente. À quoi peut bien servir au mainate de répéter la parole du père si son esprit en est absent ? Voilà pourquoi la main violacée continue de « violer » l'oiseau chanteur.

## **OBSERVATION CLINIQUE DEUX : 鯉幟 OU « LA CARPE VOLANTE »**

### **De l'Esprit du père comme *omphallos* procréateur de la danse du monde**

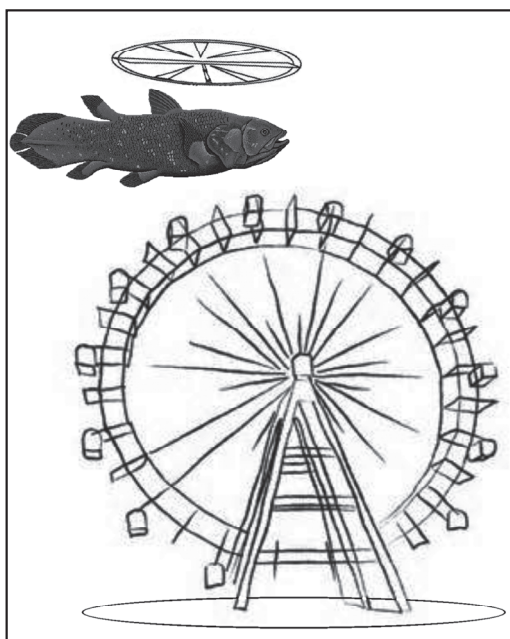
#### **Présentation et commentaires**

M<sup>me</sup> C. travaille dans la librairie de son mari où elle occupe son temps au *recyclage* des livres d'occasion. Elle pourrait rester au foyer mais préfère avoir une occupation. Ses enfants sont en âge scolaire et, selon ses propres termes, elle n'envisage pas de les pousser le plus loin possible dans leurs études. Il ne s'agit pas dans son cas d'une critique du système scolaire nippon, devenu presque inhumain à force d'être compétitif, mais plutôt d'une absence de vision personnelle de la vie, c'est-à-dire d'une sorte d'incapacité à projeter quelque chose d'elle-même dans l'avenir, même à travers ses enfants. Sur les conseils de plusieurs spécialistes, M<sup>me</sup> C. a accepté de consulter en psychiatrie malgré de nombreuses réticences. Elle présente en effet des symptômes psychosomatiques : douleurs abdominales changeantes qui génèrent une angoisse diffuse, mal déterminée, impossible à représenter. De sa vie, elle ne paraît pouvoir retenir que les choses ordinaires sans se rendre compte de l'ennui profond qui l'habite. Son discours conscient est dépourvu de projets, autres que ceux du lendemain. Tout événement est ramené à son plus petit dénominateur commun et réduit à une succession de banalités. Elle ne rêve même pas d'une vie différente. Or, *ce vide existentiel n'est absolument pas ressenti comme tel* et c'est toute la question. Ses symptômes semblent en effet s'originer dans son incapacité à imaginer sa vie, « corsetée » par un surinvestissement du factuel. Le champ de la conscience est dominé par une pensée de type opératoire (à un signe correspond une signification et une seule), typique de la pensée extravertie. La vie fantasmatique n'est pas animée par le sentiment, ni le projet de vie qui habite chacun de nous porté par l'intuition. Elle sent que son entourage la délaisse, surtout son mari dont elle soupçonne les infidélités. Pour compenser son ennui elle s'intéresse, sans trop de conviction, au bouddhisme. Ou, plus exactement, à une sorte de bonze versé dans l'art des massages et des médecines parallèles. Elle le consulte de temps à autre pour lui demander conseil et se faire masser. Mais elle s'interdit toute manifestation d'un quelconque sentiment à son égard pour toutes sortes de raisons morales (c'est un bonze, il est marié, il est intelligent, etc). Sa fille aînée, quant à elle, cherche à s'émanciper de la maison. M<sup>me</sup> C. a découvert depuis peu qu'elle fréquentait un jeune homme « peu recommandable » et qu'elle négligeait ses études

De l'esprit du père chez la femme japonaise selon deux observations cliniques

pour lui. C'est sans doute pour sa fille une manière de refuser l'atmosphère familiale trop terne et triste où chacun s'occupe de ses petites affaires dans la plus grande indifférence générale.

Après une série d'entretiens plutôt monotones, M<sup>me</sup> C. rapporte le rêve suivant : *Je regarde la télé chez moi. On passe un drôle de programme. Posée sur un plan d'eau, il y a une sorte de grande roue qui tourne (comme on en voit dans les parcs d'attractions). À ce moment-là, je dirige mon regard vers la fenêtre et à ma grande surprise j'aperçois la même scène dehors. Mais, au-dessus de la grande roue, dans le ciel, flotte un objet que je prends tout d'abord pour un hélicoptère mais qui s'avère être un poisson.* » Concernant ce rêve, Mme C. associe ainsi. La grande roue est celle que tout le monde peut voir à Tokyo, dans un parc d'attractions situé au centre-ville. Ou bien c'est une roue à aubes vue un jour dans un temple. Le poisson lui rappelle le fossile d'un des plus vieux sélaciens, le *cœlacanthe*, toujours vivant dans les mers australes, observé lors d'une visite à un musée océanographique. Mais son rêve lui paraît dénué de sens. Ce n'est pour elle qu'un vague amalgame de réminiscences sans rapport avec sa vie personnelle. Malgré quelques indications de notre part pour l'aider à associer un peu plus sur son rêve, elle s'en tiendra à ces explications, son appréhension des images de l'inconscient continuant d'être étroitement sémiotique et réductrice. Or, ce rêve a cependant une signification psychologique très importante pour cette patiente parce qu'il tente de contrebalancer son absence de projet vital. Voici l'image-clé de son rêve faite par nos soins pour aider le lecteur à saisir nos explications<sup>17</sup>.





Le rêve commence par une image très banale : regarder la télévision. Cette activité a pris une certaine importance dans la vie familiale de M<sup>me</sup> C. puisque chaque membre, du fait d'horaires décalés, possède un poste dans sa chambre. Notons d'emblée que dans son rêve la télé est une parfaite image de la mondialisation, de ce que tout le monde pense, donc de l'uniformisation et de la standardisation de la *pensée extravertie qui est sa fonction dominante*. Mais le programme est étrange. Que fait cette grande roue posée sur un plan d'eau ? Perplexe, elle tourne son regard vers la fenêtre et aperçoit la même scène. Cette fois, il s'agit dans son rêve de la réalité mais elle paraît encore plus irréelle que la fiction télévisée. De plus, un hélicoptère ou une sorte de poisson fossile est perché haut dans le ciel. Toute la trame du rêve est contenue dans ces trois niveaux qui se distribuent selon un axe vertical : le plan d'eau, la grande roue et le poisson fossile. Le premier élément est liquide et représente l'espace abyssal de l'inconscient. La grande roue qui tourne au-dessus est dans un mouvement de rotation par rapport à lui. Le rêve n'est pas clair mais on peut supposer que les balancelles de la grande roue viennent comme « puiser » l'eau de l'inconscient à chaque passage. Elles repartent ensuite vers le sommet et terminent leur rotation en haut pour venir « abreuver » le poisson fossile dans le ciel. Mais pourquoi diable ?

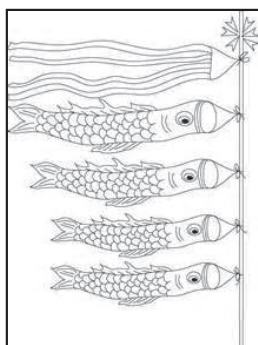
Ce rêve est à la fois bouddhiste et shintoïste. La grande roue du parc d'attractions est celle de la transmigration des âmes, cycle ininterrompu des morts et des renaissances, flot incessant de la vie qui tourne et tourne, en perpétuel devenir. C'est, selon la terminologie bouddhiste, le monde du *samsâra*, le flux universel entraînant à sa suite tous les êtres. Chaque balancelle accomplit une rotation qui représente la durée d'une vie. Elle part du plan d'eau (l'inconscient), chargée de sa part de destin (le *karma*), pour y revenir, et ainsi de suite. Tous les êtres sont prisonniers du tourbillon de cette roue. C'est l'image d'un espace incommensurable qui semble n'avoir ni commencement ni fin. On sait que le Bouddha opposera à cette roue de la transmigration des âmes la Roue de la Loi qui inaugure l'établissement d'un nouvel ordre moral dans le monde. Il affirmera que par elle il est possible de sortir de ce gigantesque tourbillon pour ne plus jamais renaître à condition bien sûr de le nier comme étant une pure illusion. Autrement dit, il propose d'inverser le sens de rotation de la roue du *karma* pour, en quelque sorte, remonter à son origine.

Selon toute vraisemblance, la roue dérive de l'image du cercle, connue depuis la préhistoire et dans les représentations culturelles des toutes premières civilisations. Mais son invention et son utilisation en Mésopotamie ne sont pas antérieures à 3500 av. J.-C. Il est difficile de savoir comment s'est fait le passage de la roue à cet objet déjà très complexe et élaboré qu'est la roue à aubes ou la noria<sup>18</sup>. Elle semble être apparue vers la fin de l'Antiquité, tout d'abord en Égypte, au cours du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Actionnée à l'origine par l'homme, puis par des bêtes de somme,

De l'esprit du père chez la femme japonaise selon deux observations cliniques

on finira par utiliser l'énergie hydraulique pour la mouvoir (en Chine pour la première fois, vers la fin du II<sup>e</sup> siècle de notre ère). C'est une innovation technologique de première importance qui a révolutionné l'agriculture. Elle est encore répandue dans nombre de pays. Il a fallu beaucoup d'imagination à l'être humain pour penser à utiliser la force d'une roue en mouvement afin de puiser, grâce à un système de godets, de l'eau dans un puits ou une rivière. Plus tard, un système similaire mais plus complexe, la roue à aubes, se servira de la force hydraulique pour faire tourner le cylindre du moulin. Une question lancinante se pose à propos des innovations technologiques de premier plan : d'où vient l'intuition première ? Dans le cas de la noria, est-ce le fruit d'un hasard ou bien l'homme a-t-il perçu tout d'abord son image prototypique dans son propre inconscient ? L'apparition de la roue à godets pour puiser l'eau date à peu près d'une époque où les conceptions religieuses et philosophiques concernant la relation de l'homme au cosmos commencent à se systématiser. Or, la noria vient ajouter quelque chose de supplémentaire à l'image primordiale de la roue du monde : *la notion de destinée individuelle*. Si l'être humain reste encore prisonnier du *samsâra*, avec la représentation de la noria-karma il n'en est plus le jouet pur et simple. Il peut parvenir à s'en affranchir dans une certaine mesure, c'est-à-dire passer d'un destin collectif immuable (vivre et mourir) à une vision personnelle de sa vie où un *sens*, un vecteur et non plus une rotation perpétuelle, apparaît enfin. Par ses efforts dans sa vie, il peut sortir de l'illusion du réel pour découvrir la Vérité.

Le dernier élément du rêve nous renseigne un peu sur la teneur de cette Vérité. Au-dessus de la grande roue se tient une sorte d'engin volant comme un hélicoptère ou bien un poisson fossile comme le coelacanth. Or, cette image est directement empruntée au folklore nippon, à l'insu de cette patiente : c'est la « carpe volante » (*koi.nobori*/鯉幟), à savoir une bannière à l'effigie d'une carpe, installée chaque année un peu partout au Japon le cinq mai lors de la fête des enfants qui est surtout celle des garçons. Cette coutume débuta semble-t-il vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.



Une légende chinoise rapporte qu'une carpe réussit un jour à remonter une chute d'eau située sur le cours supérieur du Fleuve Jaune et qu'elle se transforma en dragon. Pour cette raison, elle symbolise pour les garçons la réussite sociale, le courage et la virilité. Au Japon, on peut admirer des carpes centenaires dans de petits bassins d'eau disposés près des temples ou des sanctuaires. Comme la tortue, c'est une image de l'immortalité de la vie du fait de sa grande longévité. Cachée dans la profondeur des eaux, l'épaisseur des abîmes semble l'habiter tandis que ses bonds puissants (les fameux sauts de carpe)

contrastent avec son immobilité apparente. La langue française pour sa part a surtout retenu le mutisme (muet comme une carpe) ou encore l'ignorance de ce poisson.

*Le poisson est un symbole phallique* connu depuis toujours. On en trouve déjà des gravures sur os datant du Magdalénien. En Chine, il existe des représentations de chevaux dotés d'un poisson à la place du pénis. Oannès, dieu babylonien de la fertilité, était aussi une figure mi-homme mi-poisson (il est devenu le signe zodiacal du Capricorne). Sorti de la Mer Rouge, Oannès enseigna aux hommes les techniques et la civilisation avant de replonger dans la profondeur des eaux. Plus tard, apparurent les sept *apkallu*, êtres ichthyanthropes semblables à l'Oannès amphibien et que l'on compara à des carpes en raison de leur éclat. Dans l'Antiquité, on trouvait aussi des poissons à forme phallique dévolus au culte de Déméter, la déesse grecque de l'agriculture et des céréales. Au Japon, le poisson joue un rôle très important dans le folklore et, comme en Chine, il est un signe de chance et de richesse. Outre la carpe, on trouve la daurade (*tai*/鯛) qui symbolise le désir en raison de son homophonie avec *~tai*, suffixe verbal exprimant le désir (de faire quelque chose). Un proverbe prétend même qu'« *une dorade, fût-elle avariée, reste une daurade*<sup>19</sup> ». C'est-à-dire qu'une chose de qualité, même corrompue, reste toujours de qualité, à l'image de la daurade. Ce poisson au Japon est un mets très recherché qui apparaît dans toutes les célébrations importantes. *Ebisu* (恵比寿), un des sept dieux du bonheur (*shichifukujin*/七福神), qui viennent visiter le Japon lors de la fête de l'an neuf, tient dans ses bras une grosse daurade.

En tant que symbole phallique, le poisson fossile dans le rêve de cette patiente pourrait être interprété de plusieurs manières selon le courant psychanalytique pris pour référence. Pour un freudien, il apparaîtra comme une image archaïque de l'« angoisse de castration ». Un kleinien y verra la représentation de la scène primitive des « parents combinés » (la roue et le poisson) ou encore la toute-puissance de la « femme phallique » qui a retenu en elle le pénis du père. Un lacanien trouvera peut-être pour sa part dans l'image du poisson-phallus la confirmation du « signifiant primordial » comme référence organisatrice de la vie psychique. Ces interprétations drainent avec elles leur vision des choses. Mais quelle que soit celle retenue, on doit prendre en compte la dynamique du rêve dans ses différents constituants. Dans ce cas précis, le point de vue junguien paraît bien plus congruent en ce que la méthode des amplifications des éléments du rêve permet de mieux en comprendre la signification eu égard aux symptômes. En effet, ce poisson devrait en principe se trouver au plus profond du plan d'eau (l'inconscient) où chaque vie puise sa part de destin avant de commencer sa rotation dans le monde. Or, s'il n'y est pas c'est qu'il représente à la fois l'origine et la fin de toutes choses. Il peut se trouver aussi bien en bas qu'en haut parce que *c'est lui qui donne l'impulsion à la force animant la grande roue du*

*monde*. Peu importe le haut ou le bas car lui ne bouge pas puisqu'il est éternel. Et le sens de l'*existence individuelle*, si l'on se donne la peine de suivre ce rêve, est de venir abreuver ce coélacanthé avec l'eau puisée dans l'inconscient pour que ce phallus de vie qui représente l'Esprit du père reste éternellement vivant dans les cieux. Il doit donc être tiré des profondeurs obscures pour être rendu conscient à lui-même<sup>20</sup>. Il est comme le phallus d'Ouranos que Cronos jeta dans la Méditerranée après avoir castré son père et d'où naquit Aphrodite qui représente dans le rêve de notre patiente la grande Roue du *samsâra*. Il est aussi comme le linga de Shiva tandis que la grande Roue symbolise sa parèdre Shakti, son énergie. Pour se connaître lui-même, ce Phallus-Esprit a besoin de vivre dans le tourbillon de cette Roue. Elle est un leurre nécessaire, une illusion incontournable à sa révélation<sup>21</sup>. Retrouver un contact avec ce phallus divin, c'est renouer avec l'Esprit inconnaissable du père et avec l'origine de la vie pour découvrir le sens de la vie et de sa vie. À l'image du Bouddha, c'est vaincre la souffrance et dépasser l'angoisse de mort. Le flot du devenir peut bien s'écouler, une part d'éternité est entrée dans notre existence.

Ce rêve aurait pu marquer un tournant et peut-être un nouveau départ pour cette patiente si elle n'avait pas tenté d'en réduire la portée symbolique. En effet, il se présente à bien des égards comme un résumé de l'enseignement du Bouddha. C'en est une vue synthétique sous une forme imagée. Il cherche en tout cas à compenser le factuel de sa vie ordinaire pour l'aider à nouer une relation avec l'Intemporalité. C'est un condensé de l'intuition de la Vérité cachée dans le monde. Or, l'intuition et le sentiment sont les fonctions les plus refoulées chez cette femme en raison d'une pensée de type opératoire qui appauvrit considérablement sa vie fantasmatique. Le projet porté par la vie, magnifiquement imagé dans le rêve, n'arrive pas à être « actualisé » d'une manière ou d'une autre. Il devient donc un contre-projet, un projet à rebours de la vie. Cela se traduit par un cortège diffus de symptômes psychosomatiques. La psyché n'ayant plus la libre expression de ses représentations inconscientes (fût-ce même dans la maladie mentale), elle prend le corps pour relais, avec parfois les conséquences dramatiques que l'on sait (cancer, etc).

#### ROUTES ET DÉROUTES DE L'ESPRIT DU PÈRE AU JAPON

Ce court article tentait de mettre en exergue une problématique difficile à cerner et qui, de plus, est parfaitement inconnue des Japonais et, *a fortiori*, des Occidentaux. C'est en étudiant l'âme japonaise que j'ai remarqué combien la femme souffrait de la défaillance et du misérabilisme de l'Esprit du père au Japon et qu'elle cherchait inconsciemment par amour pour lui, dans le plus grand dénuement psychologique d'ailleurs, à maintenir en elle la vitalité de son Logos, c.-à-d. surtout de la pensée introvertie tournée vers le sujet et la connaissance de soi. Ce problème n'est

pas vraiment nouveau puisque le parangon au Japon de la déroute de l'Esprit du père se repère déjà dans la mythologie shinto lorsque le dieu Izanagi, dans une course-poursuite effrénée digne des films d'horreur, fuit devant la mort figurée par son épouse Izanami avec laquelle il formait jadis la syzygie primordiale (couple originel) qui engendra la Création. Suite au décès de son épouse, il descendit aux enfers pour la ramener parmi les vivants. Mais, tel Orphée, il ne devait pas la regarder avant de revoir la lumière du jour. Ne pouvant s'y résigner il se tourna vers elle au tout dernier moment, et la perdit. Devenue une démonsse cannibale, elle se lança à sa poursuite pour le dévorer. Il ne dut son salut qu'en lui lançant certains de ses attributs et surtout *trois pêches* qui ralentirent la course de son épouse puisque celle-ci les dévora. Izanagi ne lui échappera que d'un cheveu après avoir bouché l'entrée des enfers d'un énorme rocher. Ce mythe shinto ressemble fortement à celui d'Orphée et d'Eurydice pour la première partie qui met en scène une histoire d'amour face à la mort (descente aux enfers, retour vers le monde des vivants, tabou du regard transgressé, perte de l'aimée) et à celui d'Atalante pour la seconde (course-poursuite censée tuer les prétendants, échec du stratagème grâce à *trois pommes d'or* ou bien à trois pêches veloutées, symboles de l'immortalité de l'Esprit du père) qui met en scène une histoire de mort face à l'amour. De ce mythe, on tire le sentiment que le dieu mâle Izanagi a démissionné de sa mission consistant à combattre la mort avec courage et force d'âme plutôt que de fuir en paniquant. C'est pourquoi Izanagi donne le gouvernement de la Plaine des Hauts Cieux à sa fille la déesse du soleil Amaterasu, vierge née de son œil gauche, qui représente la pensée (telle Athéna) et non à son fils Susanowo, dieu des orages né de son nez, qui symbolise le sentiment (tel Héraklès). Mais Susanowo est affectivement immature ! Il pleure pour revoir sa mère Izanami et commet des actes délictueux envers sa sœur Amaterasu : il défèque, vomit sur son trône et la viole<sup>22</sup>. Cette défaillance de l'Esprit du père comme modèle de l'autorité et de la souveraineté de soi n'est pas unique au Japon mais elle prend dans ce pays un aspect critique car la pensée de nombre d'hommes japonais est quasi exclusivement *tournée vers l'extraversion*, la concrétude, la matérialité, le listage pointilleux des objets ou l'adaptation à la réalité extérieure<sup>23</sup>, sans questionnement sur la superficialité de cette attitude. La réflexion par la pensée quant aux motivations intérieures du sujet ou l'introspection qui fortifie la conscience de soi ne sont pas vraiment la tasse de thé (vert) des Japonais. Dans ces conditions, on saisit pourquoi la femme au Japon est mise en demeure, à son corps défendant, de compenser inconsciemment cette faillite du Logos paternel pour que l'Esprit du père continue de survivre quelque part dans la psyché nipponne puisque les pères peinent à l'incarner. Ainsi, le dessin et le rêve sur lesquels nous fondons nos interprétations auraient difficilement pu être produits par des hommes japonais. La

De l'esprit du père chez la femme japonaise selon deux observations cliniques

femme japonaise doit cependant payer au prix fort l'impuissance du père démissionnaire en surinvestissant maladivement, par force autant que par désespoir, la fonction de pensée dans son versant introverti alors que rien dans son éducation ou dans la société, qui la cantonne surtout au rôle de mère, ne l'y prépare. Elle est donc en grand désarroi, questionnant à son insu le Logos du père, sans savoir comment faire pour localiser en lui une substance suffisamment abstraite qui la nourrirait spirituellement. J'ai bien conscience que cette opinion écorne l'image du père au Japon et va à l'encontre des stéréotypes occidentaux sur la prétendue martialité des hommes. Mais, comme tous les observateurs sérieux, étrangers ou japonais, ont pu comme moi le noter<sup>24</sup>, l'absence physique du père au foyer, la carence symbolique de son Logos dans la société, hypermaternalisante et hyperconsommériste (c.-à-d. sans autre idéal de vie que le matérialisme et la superficialité du présent) et, surtout, *le manque d'intuition du peuple nippon en son propre avenir*, engendrent des troubles psychiques qui prennent une tournure dramatique dans ce pays. Dans ce contexte, les rapports père-fille, dont personne ne parle, tout le monde se focalisant sur la dépendance affective du garçon à sa mère et les complexes d'adulthood qui en résultent, montrent que si bien des femmes japonaises ont saisi, consciemment ou inconsciemment, le manque de cohésion du Logos du père, elles préfèrent le lui pardonner, par empathie pour lui, afin de lui éviter d'affronter ses contradictions intellectuelles qui immanquablement révéleraient combien son affectivité aussi en est blessée, faute d'un dialogue possible de son sentiment avec la pensée abstraite. Si ces deux observations cliniques exemplifient bien la problématique inconsciente que semble vivre la femme japonaise, ce ne sont que des échantillons à traiter avec prudence, en attendant des enquêtes approfondies quant à cette délicate question transculturelle.

## NOTES

---

<sup>1</sup> Dans cet article, j'utilise par commodité Esprit du père, Logos paternel et pensée introvertie, sans bien les différencier, mais il convient toutefois de les distinguer. L'Esprit du père est une hypostase de la Déité qui par essence échappe à toute connaissance, mais dont on doit faire l'hypothèse dans la mesure où l'on constate sporadiquement certaines de ses manifestations dans la psyché humaine. Le triangle en est une des représentations. Le Logos paternel, quant à lui, est le résultat du dialogue entre la conscience humaine et l'Esprit du père inconnaissable, la pensée introvertie étant l'agent le plus apte à le formuler en mots.

<sup>2</sup> À certains égards et toutes proportions gardées, ce dessin évoque *a contrario* la fresque de Michel-Ange à la chapelle Sixtine où l'on voit la main de Dieu et celle d'Adam tendues en un désir de réconciliation.

<sup>3</sup> Cf. à ce sujet M. Brusatin : *Une histoire des couleurs*, Flammarion, 1992.



<sup>4</sup> Les couples de couleurs complémentaires s'annulent réciproquement pour donner un gris neutre. Ces couleurs sont dites complémentaires parce qu'elles se mettent en valeur et s'intensifient l'une l'autre. Le vert (froid) et le rouge (chaud) se stimulent et, de même, le jaune (chaud) et le bleu (froid) se renforcent.

<sup>5</sup> Michel Pastoureau, médiéviste et spécialiste de la symbolique des couleurs héraldiques reconnaît lui aussi, comme Aristote, six couleurs de base : le blanc et le noir, le vert et le rouge, le jaune et le bleu (cf. M. Pastoureau : *Le petit livre des couleurs*, Seuil, 2005). J'ai moi-même proposé la même catégorisation pour attribuer une couleur aux deux dimensions psychologiques (blanc pour l'introversion et noir pour l'extraversion) ainsi qu'aux quatre fonctions psychologiques (jaune pour l'intuition, vert pour la sensation, rouge pour le sentiment, bleu pour la pensée). De plus, selon le modèle scientifique, on retrouve d'abord les *deux couleurs opposées* blanc-noir pour la luminosité et, ensuite, les *quatre couleurs complémentaires* deux à deux (vert-rouge et jaune-bleu), permettant de faire un appariement de *huit teintes* fondamentales. Dans mon article « De l'Éternité à l'Âme du monde, pour un isomorphisme matière-psyché » (*Journal of Modern Languages and Cultures*, Vol. 13, pp 37-124, 2014, téléchargeable sur les sites suivants : <http://www.tulips.tsukuba.ac.jp> ou <http://www.france-japon.net>) j'ai proposé une formule *octale* résumant le schéma directeur à l'œuvre au sein de la Création, à savoir la formule  $2 \times (1+3) = 8$  qui représente *deux* forces opposées (2) conniventes implémentées par *quatre* facteurs (1+3) dont le premier est imprédictible, ceux-ci s'appariant *deux à deux* suite à des affinités intrinsèques complémentaires. Puis j'ai avancé la formule *octale*  $2^3 = 8$  qui montre comment ces quatre facteurs s'apparient entre eux par *trois* pour former une unité de base qui implémente le vivant. À l'image de l'ADN qui suit ce schéma (2 brins opposés, l'un lévogyre et l'autre dextrogyre, 4 bases ATGC et un codon de 3 bases pour codifier), l'arrangement des couleurs se fonde aussi sur ce même modèle. On peut donc apparier le blanc à l'introversion et le noir à l'extraversion, le jaune à l'intuition et le vert à la sensation, le rouge au sentiment et le bleu à la pensée.

<sup>6</sup> Cf. *L'âme japonaise, Essai de psychologie analytique transculturelle*, L'Harmattan, pp 96-105, 2015.

<sup>7</sup> En réalité, la vêtue impériale est d'un jaune si vif qu'elle évoque plus un *habit de lumière* que la couleur terne de la terre, même si le loess qui fertilise la province du Shaanxi, berceau de la civilisation chinoise, est d'un jaune très puissant. De nos jours, le jaune est hélas connoté en Chine à la pornographie (comme le rose l'est en Occident et le *pink* au Japon) à cause des emballages vinyl jaunes de ces livres.

<sup>8</sup> Incarnation et incarnat ont la même racine latine, *incarnatio*, c'est-à-dire « couleur de la chair ».

<sup>9</sup> On le voit ainsi dans un vitrail de la cathédrale de Chartres. Cf. aussi « habiter au diable vauvert ».

<sup>10</sup> Cf. La romance du sentiment et de la pensée dans les légendes de Tanabata (Japon) et d'Éros-Psyché (Grèce). Une interprétation transculturelle : « *Oni* » soit qui mal y pense, 論叢現代語・現代文化 (*Ronsô Gendaigo-Gendaibunka*) *Journal of Modern Languages and Cultures*, Vol.14, pp. 1-92, 2015

---

(téléchargeable aux sites suivants : <http://www.tulips.tsukuba.ac.jp> ou <http://www.france-japon.net>).

<sup>11</sup> L'habitude de peindre en bleu pâle les chambres d'hôpitaux a été abandonnée pour cette raison.

<sup>12</sup> Cf. à ce sujet M. Pastoureau : Et puis vint le bleu, *Revue Europe* (Le Moyen Âge maintenant), pp 43-50, oct. 1983. Une des raisons est l'intensification de la culture de la guède (cette plante tinctoriale donne un bleu pastel) qui supprime la garance. Mais le bleu est de plus en plus prisé. En Allemagne, certains cultivateurs vont jusqu'à faire peindre dans les églises des diables en bleu pour discréditer cette nouvelle mode. Dans les chansons de geste, les chevaliers bleus ne font leur apparition qu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle. D'abord cantonnés dans les rôles très secondaires, ils deviennent ensuite des héros de premier plan et symbolisent le courage, la loyauté, la fidélité. En France, le bleu prend tout son prestige avec le roi Saint Louis. De nos jours encore, les enfants européens dessinent le plus souvent en bleu l'habit du monarque.

<sup>13</sup> Il est un fait que les psychoses se situent souvent à un niveau archétypique très profond qui touche au domaine du psychoïde (cf. Jung), c'est-à-dire à une *zone tampon* de l'appareil mental située au carrefour du psychique et du physique et contenant les *facultas preformandis* premières ou *protoarchétypes* qui œuvrent tant dans la formation des symboles que dans l'organisation de la matière. Ce sont les quatre nombres premiers (1-2-3-4), les quatre formes premières (cercle, croix, triangle, carré), les quatre sons primordiaux (basés sans doute sur des voyelles comme [o] (cf. aum), [u], [a] et [i]) et les quatre couleurs fondamentales (jaune-vert-rouge-bleu). Ces quatre facteurs protoarchétypiques sont la base nécessaire et suffisante sur laquelle le microcosme et le macrocosme s'appuient pour se déployer selon des évolutions et des agencements plus complexes. Ils sont encadrés par deux opposés en tension, à savoir : le zéro et l'infini pour les nombres, le point et l'indéfini pour les formes, le silence et le tohu-bohu pour les sons, le blanc et le noir pour les couleurs. Dans le dessin de cette patiente, le triangle dans la main du père est sans rapport aucun avec la triangulation œdipienne, quoique celle-ci soit un rappel analogique au niveau d'un complexe idéo-affectif du symbolisme lié au triangle qui permet justement de sortir de l'insoluble dualité.

<sup>14</sup> La gauche, orientée vers l'inconscient tel un mouvement de descente, est perçue positivement en Asie.

<sup>15</sup> Dans le rêve de la patiente, le sac brun lui mordant la main symbolise la morsure du sentiment refoulé.

<sup>16</sup> Cf. *Petite enfance et maternité au Japon, perspectives transculturelles*, pp 263-319, L'Harmattan, 2002 et *L'âme japonaise, Essai de psychologie analytique transculturelle*, p 17 sq, L'Harmattan, 2015.

<sup>17</sup> Dans ce dessin, nous représentons le cœlacanthe en position horizontale mais ce poisson fossile peut se tenir dans l'eau en position parfaitement verticale, c.-à-d. tête en bas (Cf. « *Le cœlacanthe, plongée vers nos origines* », réalisation Gil Kebaili, documentaire ARTE, 2013). Autrement dit, ce poisson peut à 120 mètres de fond avoir les deux positions phares du phallus : ou au repos (flaccide), ou glorieux (érectile).

<sup>18</sup> Cf. B. Jacomy : *Une histoire des techniques*, Seuil, 1990.

<sup>19</sup> En japonais *kusatte mo tai*/腐っても鯛.

<sup>20</sup> C'est le sens de la transformation de la carpe en dragon dans la légende chinoise primitive.

<sup>21</sup> La roue opère une révolution à l'origine d'une révélation, et ainsi de suite.

<sup>22</sup> J'ai interprété en détails la signification symbolique des mythes shinto dans mon ouvrage *Petite enfance et maternité au Japon, perspectives transculturelles*, pp 137-189, L'Harmattan, 2002.

<sup>23</sup> Cf. J.-Cl. Jugon : *L'âme japonaise Essai de psychologie analytique transculturelle*, L'Harmattan, 2015.

<sup>24</sup> Cf. en particulier les ouvrages de Muriel Jolivet : *Un pays en mal d'enfants*, La découverte, 1992 ; *Homo japonicus*, Picquier, 2002 et *Japon, la crise des modèles*, Picquier, 2010.

## BIBLIOGRAPHIE

[1] Brusatin M. : *Une histoire des couleurs*, Flammarion, 1992.

[2] Jacomy B. : *Une histoire des techniques*, Seuil, 1990.

[3] Jugon J.-Cl. : *Phobies sociales au Japon, timidité et angoisse de l'autre*, Edts ESF, 1998.

[4] Jugon J.-Cl. : *Petite enfance et maternité au Japon, perspectives transculturelles*, L'Harmattan, 2002.

[5] Jugon J.-Cl. : De l'Éternité à l'Âme du monde, pour un isomorphisme matière-psyché , 論叢現代語・現代文化 (*Ronsô Gendaigo-Gendaibunka*), *Journal of Modern Languages and Cultures*, Vol. 13, pp 37-124, 2014 (téléchargeable aux sites suivants : <http://www.tulips.tsukuba.ac.jp> ou <http://www.france-japon.net>).

[6] Jugon J.-Cl. : La romance du sentiment et de la pensée dans les légendes de Tanabata (Japon) et d'Éros-Psyché (Grèce). Une interprétation transculturelle : « Oni » soit qui mal y pense, 論叢現代語・現代文化 (*Ronsô Gendaigo-Gendaibunka*) *Journal of Modern Languages and Cultures*, Vol.14, pp. 1-92, 2015 (téléchargeable aux sites suivants : <http://www.tulips.tsukuba.ac.jp> ou <http://www.france-japon.net>).

[7] Jugon J.-Cl. : *L'âme japonaise, Essai de psychologie analytique transculturelle*, L'Harmattan, 2015, suivi de : Du dialogue du sentiment et de la pensée dans l'âme japonaise, le Japon prémoderne et la Grèce antique, 論叢現代語・現代文化 (*Ronsô Gendaigo-Gendaibunka*), *Journal of Modern Languages and Cultures*, Vol. 15, pp 1-72, 2015 (téléchargeable sur le site suivant : <http://www.tulips.tsukuba.ac.jp>).

[8] Kandinsky : *Du spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier*, Gallimard, Folio Essais, 1989.

[9] Pastoureau M. : Et puis vint le bleu, *Revue Europe* (Le Moyen Âge maintenant), pp 43-50, oct., 1983.